

Naissance, enfance et adolescence de *Christus* (1951-1971)

Etienne FOUILLOUX *

La première livraison des « cahiers spirituels *Christus*, revue trimestrielle publiée par les Pères de la Compagnie de Jésus », datée de janvier 1954, est sortie en fait à la veille de Noël 1953¹. *Christus* fête ainsi un cinquantième anniversaire qui ne manque pas d'originalité dans le monde volatile des périodiques... Sauf pour ceux de la Compagnie de Jésus : les *Etudes* seront cent-cinquantennaires en 2006 et les *Recherches de Science Religieuse* centenaires en 2010.

A l'instar de Pierre Vallin, qui a limité son historique des *Etudes* à 1965, terme du concile Vatican II², on ne fournira pas ici une vue

* Historien, Centre André Latreille, Lyon. A récemment publié : *La collection « Sources chrétiennes » : éditer les Pères de l'Eglise au XX^e siècle* (Cerf, 1995), *Les chrétiens français entre crise et libération (1937-1947)* (Seuil, 1997), *Une Eglise en quête de liberté : la pensée catholique française entre modernisme et Vatican II (1914-1962)* (Desclée de Brouwer, 1998)...

1. Historique sans date (1958), p. 2.

2. *Etudes. Histoire d'une revue. Une aventure jésuite. Des origines au concile Vatican II (1856 à 1965)*, n° spécial, avril 2000.

d'ensemble sur ces cinquante années et ces deux cents numéros : on se contentera d'une étude approfondie sur les vingt premières années de *Christus*. Et ceci pour deux raisons aussi décisives l'une que l'autre. La première tient au décalage documentaire entre ces deux décennies — pour lesquelles on dispose non seulement de la revue elle-même, mais aussi de ses archives — et les trois décennies suivantes pour lesquelles on ne possède que la revue³. La seconde raison tient au souci de ne pas mélanger les rôles de l'historien et du témoin. Assez minces au demeurant, les traces de *Christus* dans ma bibliothèque remontent à la fin des années 60 et au début des années 70. La commande que je m'efforce d'honorer m'a même rappelé une contribution au n° 78 d'avril 1973, sur la « Solidarité », que j'avais complètement oubliée⁴. Ce bref rapprochement avec la revue, comme lecteur, voire comme auteur, date donc d'un moment de crise, pour la France, pour l'Eglise de France, pour la Compagnie de Jésus en France... et pour *Christus*, moment qui constitue à mon sens la quatrième étape de sa jeune histoire, au-delà de laquelle je ne me sens plus la qualité d'intervenir, laissant aux témoins, le P. Dominique Bertrand notamment, le soin de traiter la sortie de crise et les événements postérieurs.

Ce qui précède annonce un parcours chronologique en quatre phases : la longue gestation des années 1951-53 ; la revue du P. Maurice Giuliani (1954-62, n° 1-36) ; la réforme Roustang-de Certeau et son échec (1963-66, n° 37-52) ; les turbulences des années 1966-71 (n° 53-71)⁵.

LES TRIBULATIONS D'UN PROJET

Comme souvent en histoire, les origines sont bien connues mais obscures sur quelques points importants. Or elles occupent plus de deux ans et demi, du printemps 1951 à la fin de 1953. Le premier document daté concernant le projet qui débouchera sur *Christus* remonte en effet à la réunion parisienne des quatre provinciaux jésuites de France, les 28-31 mai 1951. Dans son compte rendu, on

3. Le travail qu'on va lire repose sur un survol de celle-ci et sur le dépouillement des deux cartons la concernant dans les Archives françaises de la Compagnie de Jésus (I Pa 680 et A Fr 609). Le dernier document consulté date du 28 janvier 1978. Merci au P. Bonfils de son accueil et de sa disponibilité.

4. « Du bon usage de l'histoire », pp. 148-155.

5. Peu de travaux antérieurs sur cette histoire. Voir Dominique Avon et Philippe Rocher, *Les jésuites dans la société française, XIX^e-XX^e siècles* (Privat, 2001, pp. 215-219) et François Dosse, *Michel de Certeau. Le marcheur blessé* (La Découverte, 2002, pp. 74-89).

lit : « *Revue de spiritualité*. Depuis quelque temps, le R.P. Mogenet, professeur de théologie morale et pastorale au Scolasticat de Lyon, propose la création d'une revue de spiritualité S.J. adressée aux laïcs familiarisés avec la doctrine des "Exercices spirituels". Cette revue trimestrielle serait rattachée pour l'administration aux *Etudes*, comme le sont actuellement les *Recherches*. Le projet, sous cette forme, semble viable. » A condition qu'il soit assigné à Paris au prochain *status*, le P. Mogenet pourrait en assurer la direction, assisté par les PP. Beirnaert et Rouquette, des *Etudes*⁶.

L'élan initial

L'élan initial semble donc être venu de ce religieux auquel les archives attribuent deux ébauches non datées, l'une manuscrite, l'autre dactylographiée. Toutes deux s'étonnent de l'absence, dans l'assistance de France, d'une « bonne » ou d'une « grande » revue de spiritualité, comme du manque d'intérêt des *Etudes* et des périodiques de l'Action populaire pour ce domaine. La seconde rappelle que, « pendant la guerre, un projet a été étudié, sur l'initiative du P. Bonsirven », professeur d'exégèse néo-testamentaire à Fourvière. C'est sans doute ce projet Bonsirven qui est conservé sous le titre « Création d'une revue pour prêtres et catholiques d'action ». Confié « pour la partie doctrinale » à Fourvière et pour la « direction effective » au « groupe sacerdotal parisien », il se serait agi en fait d'un organe à vocation généraliste, bien plus large dans ses intérêts que la spiritualité⁷.

La perspective Mogenet est tout à la fois plus restreinte et plus vaste. Plus restreinte ? Elle propose une revue de spiritualité, et de spiritualité ignatienne. Plus large ? « Cette revue s'adresserait aux prêtres, religieux, religieuses, laïcs qui, engagés dans une vie apostolique, désireraient mieux connaître la doctrine spirituelle des *Exercices* »⁸. Premiers visés, les jésuites eux-mêmes, dont beaucoup semblent négliger leurs racines spirituelles ; puis les prêtres diocésains liés d'une manière ou d'une autre à l'héritage ignatien ; ensuite les religieux ou religieuses membres de congrégations proches de la Compagnie ; et les militants laïcs des mouvements dont l'aumônerie générale est assurée par des jésuites (Association catholique de la jeunesse française, Jeunesse étu-

6. M Ly 156, pp. 6-7, AFSJ.

7. « Cette revue contiendrait des chroniques et des articles sur : théologie dogmatique et morale, pastorale, spiritualité actuelle et spiritualité sacerdotale, action catholique, liturgie, catéchisme, informations générales (littérature, sciences...). »

8. Version dactylographiée.

diante chrétienne, Jeunesse agricole catholique, Mouvement des ingénieurs et chefs d'industrie d'Action catholique...) ; enfin les habitués des retraites fermées prêchées dans des maisons comme la Villa Manrèse de Clamart ou Le Châtelard de Lyon-Francheville⁹. Ainsi définie de manière extensive, la mouvance spirituelle de la Compagnie offre en effet à la revue projetée un lectorat potentiel appréciable, sinon captif.

Au lendemain de la réunion des provinciaux de mai 1951, le P. Mogenet n'est pourtant pas optimiste¹⁰. Et la première réaction du préposé général Jean-Baptiste Janssens semble lui donner raison : « Je ne refuse pas d'examiner le pour et le contre du projet de "Revue de spiritualité". (...) A première vue toutefois, c'est trop ; nous avons plus qu'assez. Que l'on examine donc la chose à fond et que l'on ne se décide à me soumettre un projet que si l'on estime qu'il est nécessaire de tenter une nouvelle entreprise », écrit-il le 28 juillet 1951.

Les risques

Les risques de celle-ci sont en effet importants. Risques éditoriaux d'abord, bien qu'ils ne semblent pas insurmontables. Le nouveau titre fera sûrement de l'ombre à ses aînés dans la Compagnie, issus de requêtes d'un passé qui n'est pas si lointain : le *Messenger du Cœur de Jésus*, mensuel toulousain de l'Apostolat de la prière, fondé en 1861 dans le contexte d'une défense religieuse sans concession ; la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, toulousaine elle aussi, mais érudite et spécialisée, car issue en 1920 du débat alors vif entre les deux voies spirituelles évoquées par son titre. Entre un bulletin dévotionnel et une revue à caractère scientifique, un périodique d'intérêt général peut toutefois trouver sa place, d'autant qu'aucun de ses deux prédécesseurs n'a de spécificité ignatienne.

C'est d'ailleurs celle-ci qui pourra lui éviter de marcher sur les brisées de *La Vie spirituelle* dominicaine, organe phare du secteur dont l'existence nourrit évidemment des objections¹¹. Quant à la concurrence de *Lumière et Vie*, revue fondée en décembre 1951 par les domi-

9. Soit plus de 38 000 personnes entre 1936 et 1951, dont deux tiers de laïcs, selon *La Croix* du 9 août 1952.

10. « Je viens de voir le R.P. Provincial [de Lyon, Rostan d'Ancezune]. Le projet de revue a eu le sort que j'attendais : idée excellente, réalisation souhaitable et... impossible » (lettre au P. de Lubac, 6 juin).

11. « Pour ne pas paraître faire concurrence aux Revues existantes (notamment la *Vie spirituelle*), il faut que cette nouvelle revue soit consacrée à la spiritualité de la Compagnie » (réunion des provinciaux, 10-11 janvier 1952, p. 13).

nicains de la province de Lyon, elle paraît illusoire¹². Certes, ce bimestriel adopte d'emblée la formule du numéro à thème qui sera celle de *Christus*, mais il se présente comme un outil de « formation doctrinale chrétienne » plus accessible que les revues de théologie, et pas du tout comme une revue de spiritualité¹³. En revanche, peu d'allusions aux *Etudes carmélitaines*, refondées en 1931 par le P. Bruno de Jésus-Marie, qui se sont éloignées après guerre de la formule revue au profit de recueils issus pour plusieurs d'entre eux des Congrès de psychologie religieuse d'Avon¹⁴.

Les risques doctrinaux de l'entreprise apparaissent autrement redoutables. Au moment où le P. Mogenet ébauche son projet, l'avis de tempête sur l'Eglise de France et sur les jésuites de l'assistance, tout spécialement ceux de Lyon, dure depuis près d'un an. Sans traiter pour elle-même la crise de Fourvière, il suffit de rappeler la lettre sévère du P. Janssens aux provinces françaises sur l'application de l'encyclique restrictive *Humani generis* du 12 août 1950. Datée du 11 février 1951, elle énumère de façon précise les griefs romains à l'encontre de quelques-uns de leurs principaux philosophes et théologiens, aisément reconnaissables d'après les citations de leurs écrits¹⁵.

Le moins que l'on puisse dire est qu'une telle conjoncture n'est guère favorable à une initiative nouvelle. Sauf si la spiritualité peut servir, comme après la crise moderniste des débuts du XX^e siècle, de position de repli, voire de chemin vers un retour à l'ordre. La future revue paraît d'autant plus désirable, notent les provinciaux lors de leur rencontre des 11-12 janvier 1952, que « certaines déficiences proviennent à coup sûr d'une crise d'ordre spirituel, plus grave peut-être que la crise doctrinale ». Il lui faudra lutter contre « la confusion déjà si manifeste des esprits en matière de spiritualité », affirme en mars 1952 le P. Rogé, délégué de la province de Champagne à son comité d'élaboration.

Une telle confusion ne saurait d'ailleurs être imputée aux seuls fauteurs de la « nouvelle théologie », ou supposée telle. Elle provient

12. Crainte par le P. Janssens au même titre que celle de *La Vie spirituelle* (lettre du 2 mars 1952) ; mais pas par le P. Bru : « Une revue de la Compagnie dans le genre de *Lumière et Vie* des O.P. se justifie. Il est bon que la voix de la Compagnie se fasse entendre dans un large public » (note du 6 mai 1952).

13. Voir le liminaire de la première livraison, décembre 1951, pp. 3-8.

14. Cf. E. Fouilloux, « Bruno de Jésus-Marie et les *Etudes carmélitaines* (1930-1939) », *Carmes et carmélites en France du XVII^e siècle à nos jours* (Cerf, 2001, pp. 319-332) et « Satan 1948 », *Au cœur du XX^e siècle religieux* (Editions ouvrières, 1993, pp. 259-275).

15. « Cette fois, nous ne pouvons plus dire que nous ne sommes pas touchés, puisqu'on cite directement nos textes (en les sollicitant quelquefois un peu, il est vrai) », écrit Henri Bouillard à son ami de Lubac le 9 mars 1951.

aussi des milieux traditionalistes qui manient les *Exercices spirituels* comme une arme contre le monde moderne en général, et contre le communisme en particulier. Un retour aux sources ignatiennes permettra notamment d'opposer un barrage efficace au mouvement de retraits lancé par les Coopérateurs paroissiaux du Christ-Roi de Chabeuil, dans la Drôme, dont s'inquiétaient déjà les provinciaux réunis à Reims les 16-17 novembre 1950¹⁶. « Dans le clergé, on risque de prendre pour l'authentique spiritualité de saint Ignace, soit les terreurs paniques des retraits de Chabeuil, soit le *Milieu divin* du P. Teilhard, soit l'activisme de certaines prédications d'Action catholique », confirme le P. Holstein dans un rapport de 1952¹⁷. A condition de se définir comme un outil d'enracinement et de discernement ignatien, la revue projetée pourra peut-être servir à conjurer la crise.

La mise en chantier

Aussi les provinciaux réunis à Rome les 6-8 novembre 1951 convainquent-ils le P. Janssens de ne pas s'opposer à l'aventure. Commence alors la phase de préparation véritable dans laquelle le projet a bien failli s'enliser. Le « comité de prospection », nommé à Rome sous la direction du P. Mogenet ne se réunit pas, car celui-ci décline aussitôt la responsabilité d'une entreprise dont il est pourtant le père, sans que les raisons de son retrait soient très claires¹⁸. « Il n'est pas content du projet de revue demandé à Rome par les quatre provinciaux, et qui lui paraît du torpillage. Je crois qu'il voit juste, quoique l'intention de torpiller n'y soit pas », écrit le P. de Lubac à son ami Henri Bouillard le 5 décembre 1951.

La réunion des provinciaux des 11-12 janvier 1952 doit donc doter l'entreprise de nouveaux responsables. Elle en confie la direction au P. Henri Holstein, de Paris, avec le P. Jacques Guillet, de Lyon, comme secrétaire de rédaction, aidés par un religieux de la province de Champagne et un de la province de Toulouse, qui semblent traîner les pieds. Rogé et Bru sont finalement désignés, mais le premier ne tarde

16. « Les deux Etendards tournent à la diatribe véhémement contre le camp du Démon et ceux qui en font partie : la Russie soviétique, l'Ecole laïque, Picasso... » (M Ly 156, p. 8).

17. Voir surtout l'article du P. Giuliani : « Un centre d'Exercices : Chabeuil », n° 10, avril 1956, pp. 266-281.

18. « Votre lettre m'a causé une grande joie en m'annonçant que les PP. Provinciaux souhaitaient la fondation d'une revue de spiritualité. Cependant, après les événements de ces derniers mois [affaires de Fourvière probablement], le choix qui me concerne m'a fort surpris et il me place dans une situation où l'obéissance m'est difficile », écrit-il au nouveau provincial de Lyon, André Ravier, le 18 novembre 1951 (confirmation le 28 novembre).

pas à se retirer, après avoir émis des critiques sur chacune des réunions du comité auxquelles il a participé¹⁹. Entre-temps se sont exprimées les craintes de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, du *Messager du Cœur de Jésus*²⁰ et de la rédaction des *Etudes*, dont le directeur René d'Ouince accueille au contraire avec bienveillance la future revue²¹. Des religieux plus jeunes ou plus proches des milieux sacerdotaux et militants se réjouissent, pour leur part, de la création d'un organe doté d'une ligne spirituelle ferme²².

Le P. Holstein rédige le 31 janvier 1952 un premier rapport détaillé en vue de la réunion inaugurale du comité désigné, qui se réunit rue de Grenelle le jour du Mardi gras²³. Ce document insiste sur la nécessité d'une équipe stable, dont le secrétaire de rédaction sera la clé de voûte, ainsi que sur le lien, à définir, avec les *Etudes*. Il souligne surtout une difficulté majeure d'orientation : « spécialisation pour la formation des Nôtres » ou bien traitement des « problèmes d'apostolat et d'Action catholique » ? Récusant des choix aussi tranchés, il choisit une voie moyenne : « recherche et expression de l'authentique spiritualité ignatienne, avec la formulation des attitudes qu'elle commande en face des éternels problèmes posés par la vie spirituelle, sacerdotale, apostolique, comme aussi des problèmes particuliers de la conjoncture présente »²⁴. Une périodicité trimestrielle est envisagée : elle ne sera plus remise en cause.

Un second rapport signé Holstein, Guillet et Rogé, est rédigé en vue de la réunion décisive des provinciaux les 24-26 mai. « Dans le climat un peu universel de "complexe d'infériorité" qui menace les Nôtres actuellement, le lancement d'une telle revue redonnerait courage et stimulerait le travail d'approfondissement », peut-on y lire en écho à la crise des années 50-51 sans doute²⁵. Le périodique en chantier ne sera donc pas une revue jésuite à destination des jésuites mais « une revue de spiritualité ignatienne d'intérêt général », « un périodique d'application des principes de la spiritualité ignatienne aux questions de spiritualité, telles qu'elles se posent aujourd'hui »²⁶. Les

19. Carte du 14 mai 1952 et lettre du 16, notamment. Il est remplacé fin septembre par le P. Vernay, qui ne sera pas plus efficace.

20. Lettre du P. Rayez (3 janvier 1952), notes du P. Olphe-Gaillard (18 avril) et du P. Bru (6 mai).

21. « L'ensemble de la communauté a fait opposition au projet, à l'exception des Pères qui avaient d'avance été pressentis » (réunion des provinciaux des 24-26 mai 1952, p. 16).

22. Lettre du P. Jean Villers au P. Holstein (Versailles, 27 décembre 1951).

23. Historique cité (de 1958), p. 1.

24. Seconde mouture, intitulée « Revue de spiritualité », p. 4.

25. « Rapport présenté au RR. PP. Provinciaux (réunion de mai 1952) au sujet de la "Revue de Spiritualité" » (p.1).

26. *Ibid.*, p. 2.

signataires suggèrent en outre qu'il se substitue à la *Revue d'Ascétique et de Mystique*. D'un point de vue pratique, les futures *Etudes spirituelles*, puisque tel est le titre alors suggéré, se présenteraient comme un « supplément trimestriel spirituel » aux *Etudes*, qui l'abriteraient avec les mêmes avantages logistiques et le même statut d'autonomie que les *Recherches de Science Religieuse*. Pour les faire tourner de façon acceptable, il faudrait deux religieux à plein temps en résidence rue Monsieur : le directeur et le secrétaire de rédaction, « qui pourrait être un jeune Père, sortant du troisième an, et qui, en remplissant cet office, ferait une manière de "biennium de spiritualité", et deviendrait en quelques années l'homme compétent dont manque actuellement notre Assistance »²⁷. On a là, de façon saisissante, le portrait en creux du P. Giuliani, mais sans que son nom soit prononcé. A ces conditions, qui sont un appel au prochain *status*, la revue pourrait paraître, sans précipitation, en janvier 1954.

La réunion des provinciaux décide d'aller de l'avant, sans modifier le dispositif antérieur des périodiques de la Compagnie en France, c'est-à-dire en maintenant la *Revue d'Ascétique et de Mystique*. Aux PP. Holstein et Guillet, viendra se joindre le P. Maurice Giuliani, de la province de Lyon, qui « sera nommé au *status* Rédacteur et habitera aux *Etudes* ». Le véritable fondateur de *Christus* fait donc son apparition dans le dossier fin mai 1952. « Ce n'est pas sans appréhension que j'approuve l'initiative d'une Revue de spiritualité nouvelle dans une Assistance surchargée », répond le P. Janssens qui souhaite, par souci de sécurité doctrinale sans doute, l'adjonction d'un théologien à la direction. Au *status* de juillet 1952, le P. Holstein et le P. Giuliani sont effectivement assignés rue Monsieur, à la grande surprise du second, antérieurement professeur et préfet des études au juvénat d'Yzeure, qui sort du troisième an²⁸.

Fort de toutes les approbations nécessaires, la mise en œuvre concrète de la revue peut commencer. Elle va pourtant durer encore un an et demi. Il suffit de suivre le compte rendu par le P. Holstein de la réunion du 15 novembre 1952, la première à laquelle participe Giuliani, pour découvrir les raisons d'un tel délai. Holstein vient d'être nommé professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, sans pouvoir interrompre brutalement son enseignement à Angers ; Guillet, de son côté, enseigne la théologie et l'exégèse à Fourvière.

27. *Ibid.*, p. 4.

28. Il a été mis au courant « le 2 juillet 1952, sur la fin de [s]on Troisième an, à la visite de [s]on Père Provincial, le P. Ravier » (« Wann, wo und von wem », document postérieur signé M.G.).

Aucun d'eux ne dispose de beaucoup de temps pour la future revue ; et Giuliani doit découvrir son nouveau domaine d'activité.

Or la création de la revue se heurte toujours à des oppositions internes. Si le projet rencontre des sympathies croissantes parmi les scolastiques²⁹ et les jeunes pères, des « "Pères graves" continuent à ne pas voir la nécessité d'une nouvelle revue, sans objet disent-ils, sans succès et sans avenir ; certains ne cachent pas leur hostilité »³⁰. Le compte rendu de la réunion des provinciaux des 18-19 novembre 1952 confirme : « La création de la revue rencontre encore quelques réticences de la part de certains Pères qui affirment que la Compagnie n'a pas de spiritualité propre : c'est un argument de plus pour en souhaiter la parution. Des événements récents montrent que la doctrine propre de la Compagnie notamment sur l'*Obéissance*, doit être à tout prix précisée. » La crise de 1950-51 reste donc bien présente dans les esprits : dans sa lettre du 10 mars 1953, Janssens refuse, comme théologiens pour le comité de rédaction, les PP. Henri de Lubac et Henri Rondet, récemment exclus de Fourvière. Il s'étonne par ailleurs que l'équipe ne comporte « aucun spécialiste de spiritualité ».

Ce n'est plus tout à fait vrai à cette date, puisque Maurice Giuliani a entrepris d'acquérir « une compétence en spiritualité ignatienne ». « J'ai l'impression qu'il me faut avaler l'océan, écrivait-il le 11 janvier 1953. Mais je me suis mis au travail. » De février à mai, il séjourne en Espagne pour puiser aux sources de la Compagnie cet indispensable complément de formation. Il est à pied d'œuvre dès son retour, après l'ultime feu vert des provinciaux et du P. Janssens, pour lequel il vaudrait mieux parler de feu orange. « Que le comité de rédaction de la revue de spiritualité s'entoure de réviseurs compétents et sévères, que nos Pères n'oublient pas qu'ils représentent aux yeux du public la spiritualité de la Compagnie. Qu'ils se gardent donc d'idées trop personnelles et insistent sur les grandes lignes de la spiritualité ignatienne traditionnelle », écrit-il le 22 juin 1953.

L'automne 1953 apporte les dernières réponses aux questions en suspens. Parmi les possibilités évoquées³¹, la réunion des provinciaux

29. Compte rendu de la réunion de dix d'entre eux (15 janvier 1953, 3 pages dactylographiées).

30. Henri Holstein, « Revue de spiritualité » (15 novembre 1952, p. 1) ; nettes réserves, par exemple des PP. de Lestapis et Bigo de l'Action populaire (note s.d. et lettre à Giuliani, 11 juillet 1953, qui déconseille les numéros spéciaux...).

31. « Titre : ce sujet a été l'objet d'une longue discussion, au terme de laquelle nous avons résolu de proposer aux RR. PP. Provinciaux l'échantillon suivant, à saveur ignatienne : *Gloire de Dieu — Service et gloire de Dieu — Servir Dieu — Dieu Notre Seigneur* » (rapport Holstein du 15 novembre 1952).

de septembre adopte *Etudes spirituelles* comme titre, après bien d'autres hypothèses ; elle prône une diffusion en dehors de la Compagnie, sur le modèle des *Problèmes de vie spirituelle* du P. de Montcheuil ou de la revue pour foyers *L'Anneau d'or* — sans écarter toutefois les articles de fond sur la spiritualité ignatienne. Elle entérine enfin le transfert du secrétariat de rédaction de Jacques Guillet à Maurice Giuliani, ainsi que le démarrage à l'ombre des *Etudes* en attendant l'installation prévue rue de Sèvres. Un tel dispositif suscite après coup une vive réaction du P. Goussault, provincial de Paris³², aussitôt soutenu par son homologue de Champagne le P. Pillain³³. La pointe de leur réaction porte contre une trop grande proximité avec les *Etudes* qui continuent d'inquiéter les autorités de la Compagnie, malgré le remplacement en 1952 de René d'Ouince par Jean Villain, venu de l'Action populaire : même adresse et titre voisin, en sus de l'indispensable soutien financier pour le démarrage³⁴. Cette réaction échoue sur la question du lieu : il faut que la revue trouve son assise avant de voler de ses propres ailes ; et elle ne peut le faire sans l'appui des *Etudes*. Elle obtient en revanche satisfaction pour le titre qui devient *Christus* début novembre, sans autre justification documentaire qu'un clin d'œil au célèbre recueil dirigé par le P. Joseph Huby en 1911³⁵.

UN SUCCÈS IMMÉDIAT

Ainsi naît *Christus* dans un climat qui n'est guère plus favorable que celui de sa genèse laborieuse. La revue apparaît en effet au cours du terrible hiver 1953-54. Terrible pour les miséreux et les sans-logis au nom desquels s'insurge l'abbé Pierre le 1^{er} février 1954. Terrible pour l'Eglise de France du fait de la crise des prêtres-ouvriers. Le rappel des jésuites au travail, fin décembre 1953, est exactement contem-

32. « Le nom adopté m'a surpris et n'a pas été discuté. » La revue naît « aux *Etudes* uniquement pour des raisons financières » ; « je n'ai aucune envie que notre Revue de spiritualité devienne le réceptacle de concepts poussiéreux, ni les *Etudes* une officine "genre Latour-Maubourg" dont je vois trop les inconvénients : maison d'affaires plus que centre spirituel » (lettre au P. Pillain du 6 octobre).

33. Note du 12 octobre qui suggère le changement du titre et l'installation immédiate rue de Sèvres.

34. Le rapport Holstein du 15 novembre 1952 suggère la répartition suivante des charges de l'année de lancement : 200.000 francs venant de chacune des quatre provinces, et une avance de 700.000 francs des *Etudes*, pour arriver au devis de 1.500.000 francs.

35. « Le titre de la Revue a donc été changé. Cela a fait une petite tempête. Mais fort de votre avis (...), je n'ai pas lâché. Le titre actuel est *Christus*, avec en sous-titre *Cahier de spiritualité* » (Goussault à Pillain, 3 novembre).

porain de la sortie de *Christus*. De façon plus précise, le maintien des soupçons romains à l'encontre de l'assistance de France se trouve confirmé par la longue et minutieuse visite confiée au religieux belge Clément Plaquet, entre 1954 et 1959.

Le premier numéro

Du point de vue matériel, la première livraison se présente sous la forme modeste de « cahiers spirituels » trimestriels de 128 pages au format 13,5 x 21,5, imprimés par Firmin-Didot. La rédaction et l'administration sont situées 15, rue Monsieur. Le seul nom qui figure sur la couverture est celui du P. Holstein, directeur-gérant. D'un point de vue éditorial, elle comporte bien sûr un liminaire suivi de trois ensembles inégaux : cinq articles sur le thème qui donne son titre au numéro, « Le Christ notre Seigneur »³⁶ ; un texte de Jérôme Nadal, qui fut parmi les premiers compagnons d'Ignace de Loyola ; deux chroniques « ouvertes à [des] expériences spirituelles de notre temps »³⁷. D'emblée, *Christus* adopte donc la structure tripartite qui va la caractériser : un thème, un document ancien, des notes d'actualité.

Le liminaire non signé définit, comme il se doit, la ligne de la nouvelle revue. Il s'agira d'une « revue de spiritualité » dont le « centre de perspective restera toujours le mystère chrétien »³⁸. Il s'agira en outre d'une « revue ignatienne », mais sans exclusive car attachée à éclairer le présent par le passé³⁹. Le choix du nom est cette fois expliqué de façon plus compréhensible : les « trois lettres formant le sceau de Jésus Sauveur des hommes » figurent sur les multiples résidences de la Compagnie⁴⁰. Et c'est tout... Une telle présentation initiale ne prend pas position sur deux des problèmes majeurs qui ont affleuré au cours de la préparation. Organe de repli sur une hypothétique orthodoxie ignatienne, en période de crise pour l'Eglise et l'assistance de France, ou bien revue ouverte aux problèmes spirituels de l'heure sous le regard des pères fondateurs ? Organe de revalorisation de la spiritualité ignatienne parmi les jésuites, ou bien revue chargée de diffuser cette spiritualité dans les foyers du rayonnement jésuite en France et en

36. Parmi lesquels « La vision de saint Ignace à la chapelle de La Storta » du P. Hugo Rahner, pp. 48-65.

37. Présentation de la rubrique, p. 101.

38. *Ibid.*, p. 4.

39. Troisième objectif de la revue : « préciser, autant qu'il est possible, les attitudes apostoliques qu'elle [la spiritualité ignatienne] commande » (*ibid.*, p. 5).

40. *Ibid.*, p. 7.

monde francophone ? Ces deux questions, c'est la pratique qui va y répondre, dans des sens assez différents selon les époques.

La question des rédacteurs

Le nouveau périodique connaît d'emblée un succès qui surprend ses rédacteurs eux-mêmes⁴¹. « De l'avis de tous, *Christus* est une Revue excellente, son retentissement est grand dans les milieux religieux », se félicitent les provinciaux lors de leur réunion des 3-5 mai 1955. Et ceci malgré bien des inquiétudes initiales. « L'impression très nette que donne l'état d'impréparation de *Christus* est angoissante. Je parle de l'impression ressentie par les pères d'âge et par les jeunes pères. » Maurice Giuliani « ne sait pas encore de quoi sera fait son second numéro », souligne, au début de 1954 sans doute, un critique anonyme qui identifie au passage le véritable maître d'œuvre de la revue. Ces inquiétudes persistent quelque temps du fait de la pénurie des collaborations disponibles au sein de la Compagnie, dont se plaint l'équipe de rédaction. Certes, *Christus* accueille assez vite des signatures venues d'autres familles religieuses, du clergé séculier et du laïcat⁴², mais au compte-gouttes : elle reste dans ses premières années une revue jésuite, faite par des jésuites.

Or, de ce côté, des réticences et des obstacles perdurent. Dans son rapport du 30 avril 1955, le P. Holstein regrette ainsi que les « hommes en place », des maisons de retraite notamment, hésitent à accorder leur concours. Il signale aussi que les jeunes religieux sont plus disponibles, au moins potentiellement, que leurs aînés. Autre discrétion notoire, qui ne vaut d'ailleurs pas seulement pour les premières années, celle des « grands jésuites ». Seuls parmi ceux-ci Jean Daniélou et François Varillon accordent quelque intérêt à la revue⁴³. Si l'absence du philosophe et théologien Henri Bouillard, alors enfoui dans sa thèse sur Karl Barth, n'est pas trop surprenante, il n'en va pas de même pour Gaston Fessard, qui publie en 1956 le premier volume de sa *Dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*. Trop difficile pour les lecteurs de *Christus* ? La « traduction » qu'en donne François Roustang dans la livraison d'octobre 1956⁴⁴ permet de le

41. « J'avoue que je suis encore assez étonné de ce succès », écrit le responsable de la diffusion, François Roustang, le 27 décembre 1956.

42. L'abbé Louis Locht et Madame Daniélou contribuent ainsi au numéro 6, « Prière et action », d'avril 1955.

43. Respectivement six et quatre contributions sur l'ensemble de l'éventail chronologique.

44. « La dialectique des Exercices », n° 12, pp. 561-573.

penser. Autre raison plausible de telles absences : Bouillard et Fessard sentent trop le soufre pour figurer dans les sommaires du nouveau périodique. Confirmation ? « *Christus* n'a pas le droit de présenter l'œuvre du P. Teilhard comme un exemple. A tort ou à raison, la publication d'un tel article dans la revue conférerait au *Milieu divin*, aux yeux de nos lecteurs, une valeur d'exemple, ce que, en conscience, je ne peux accepter », note le P. Giuliani sur une proposition du P. de Lubac, déjà refusée par *Vie chrétienne*, le 6 novembre 1958. Teilhard et de Lubac n'apparaîtront dans *Christus* qu'au milieu des années 60⁴⁵, après leur réhabilitation dans la Compagnie et dans l'Eglise.

Résultat ? L'essentiel du poids de la revue repose, les deux premières années, sur les trois religieux qui en ont la charge immédiate : Giuliani, Guillet et Holstein⁴⁶. Les représentants successifs des provinces de Champagne et de Toulouse au comité de rédaction brillent par leur absence dans les sommaires. A partir de l'année 1956-1957, alors qu'Henri Holstein se retire peu à peu, ce qui n'est pas le cas de Jacques Guillet, Maurice Giuliani, promu directeur lors du transfert contemporain de la rédaction rue de Sèvres, reçoit le renfort de quatre jeunes pères en fin de formation qui assurent enfin à *Christus*, du point de vue éditorial, sa vitesse de croisière : François Roustang, Winoc de Broucker, François Courel et Michel de Certeau⁴⁷.

Désormais indépendante, bien que dans des conditions précaires rue de Sèvres en l'absence d'une vraie bibliothèque, la revue peut se permettre de chanter victoire, « quand on songe aux graves objections de tous genres qui avaient accueilli nos premières démarches »⁴⁸. La barre des 3000 abonnés, jugés nécessaires pour assurer son équilibre financier, est atteinte en décembre 1955, deux ans après sa parution. D'emblée, *Christus* rayonne largement à l'étranger : un tiers de ses 2058 abonnés au 2 octobre 1954 résident hors de France et de l'Union française. D'emblée, la revue ne se diffuse pas seulement au sein de la Compagnie mais aussi chez les religieuses (29% des abonnements français au 1^{er} mai 1956), chez les laïcs (28%) et chez les

45. La première des cinq signatures posthumes de Teilhard date du numéro 43 de juillet 1964 (« Le Christ dans l'univers », pp. 393-403) ; la collection « *Christus* » publie par ailleurs ses *Lettres à Léontine Zanta* en 1965. Quant à de Lubac, il donne deux textes en janvier 1964 (« Paul VI pèlerin de Jérusalem », n° 41, pp. 97-102) et en avril 1965 (« La foi de l'Eglise », n° 46, pp. 228-246), pour répondre aux sollicitations répétées de son disciple Michel de Certeau (cf. F. Dosse, *op. cit.*, pp. 81-82).

46. Respectivement vingt-quatre, dix-huit et quatorze contributions signées jusqu'en 1962. Un recueil des articles du P. Giuliani a été publié sous le titre *L'accueil du temps qui vient* (Bayard, coll. « *Christus* », 2003).

47. Respectivement dix-neuf, douze, onze et six contributions signées avant 1962.

48. M. Giuliani, « Situation de *Christus* », 2 octobre 1954.

prêtres (27%). Une vigoureuse campagne de publicité début 1957, pour la livraison de janvier dédiée à « L'apostolat du chrétien », amorce une spectaculaire progression qui ne se dément pas ensuite : *Christus* possède plus de 9000 abonnés, dont un tiers d'étrangers, à la fin du mandat directorial de Maurice Giuliani.

La principale raison d'un tel succès réside dans le fait que la revue a rapidement trouvé sa place dans le paysage éditorial francophone. « Nous avons exclu la revue d'« information » spirituelle ou la revue de style « Action catholique ». Nous avons cherché une revue de formation spirituelle, qui fût centrée sur la spiritualité de la Compagnie », explique le P. Giuliani le 2 octobre 1954. « *Christus* est aujourd'hui une revue de réflexion sérieuse sur la spiritualité ignatienne ; sans être une revue technique, [elle] utilise avec bonheur les recherches actuelles d'une manière intelligente et *profondément spirituelle*. Aussi, son influence sur les centres spirituels (individus et collectivités) est considérable en France, et même dans certains pays étrangers », constate le P. Villain, moins de deux ans plus tard, dans un plaidoyer sans effet pour le maintien de *Christus* rue Monsieur⁴⁹.

L'inspiration ignatienne

Sa structure tripartite devient vite canonique. L'option retenue dans le choix des thèmes privilégie nettement la lecture ignatienne des grands sujets spirituels par rapport à ceux qui concernent plus précisément la Compagnie de Jésus (« Retraites et exercices », n° 10, avril 1956 ; « La méditation des deux Etendards », n° 12, octobre 1956). « Notre Dame », « Prière et action », « L'apostolat du chrétien », « Le Sacré Cœur », « Le péché » ou « La Sainte Trinité » ne sont pas des thèmes spécialement jésuites : ils concernent tout chrétien soucieux de vivre pleinement sa foi ; mais ils sont éclairés de l'intérieur par l'outil ignatien⁵⁰.

La publication de courts textes du fondateur et de ses compagnons ou disciples prouve l'existence d'une spiritualité propre à la Compagnie. Elle fait figure d'appât pour la diffusion d'une nourriture plus consistante dans ce domaine. En novembre 1956, Maurice Giuliani et Michel de Certeau soumettent aux supérieurs le projet

49. « Note sur la revue *Christus* », datée à la main 26 juin (ou février ?) 1956, qui n'a pas été diffusée.

50. Dès le 2 octobre 1954, le P. Giuliani propose « moins d'articles sur saint Ignace, et plus d'articles sur les questions spirituelles étudiées à la lumière de saint Ignace ».

d'une collection « Christus » en trois séries⁵¹, dont seule la première verra le jour avant 1963 chez Desclée de Brouwer : la série « Textes » apparue en 1959 et forte de neuf titres à la fin de 1962, parmi lesquels trois volumes de saint Ignace (*Journal*, *Lettres* et *Exercices spirituels*), ainsi que le *Mémorial* du bienheureux Pierre Favre qui fait connaître Michel de Certeau en 1960. Les craintes des autorités concernant une telle extension étaient vaines : plus de 40000 volumes ont été vendus selon un prospectus publicitaire de 1962, dont plus de 20000 pour les seuls *Exercices*⁵². Manifestement, la revue et la collection répondaient à un besoin latent ; et elles ont « certainement réveillé l'intérêt de beaucoup pour la spiritualité ignatienne », comme le remarque le provincial de Paris le 7 décembre 1956⁵³.

Les chroniques ont pour tâche de traiter l'actualité spirituelle et religieuse. La revue n'est donc pas déconnectée de son environnement immédiat, bien au contraire. Certes, les grands débats religieux et de société n'y sont pas abordés pour eux-mêmes, mais seulement en fonction de leur réfraction spirituelle. Le P. Martinot-Lagarde a ainsi souligné le caractère missionnaire de la première phase de *Christus*, en consonance avec la place du thème de la mission, externe et interne, dans l'Eglise de France à l'époque. Une seule livraison consacrée au « missionnaire » lui-même (8 octobre 1955), mais quatorze références à François Xavier, omniprésent dans les trente-six premiers numéros⁵⁴. François Dosse a insisté aussi, dans la même perspective, sur l'article de Michel de Certeau, « La prière des ouvriers »⁵⁵. Dans un autre registre, la présence de deux livraisons consacrées à l'obéissance (« Aspects de l'obéissance », n° 7, juillet 1955 ; « Obéissance et autorité », n° 36, octobre 1962) n'est certainement pas un hasard au moment où l'assistance de France est soumise à une visite qui insiste fortement sur la « sécurité doctrinale » garantie par la subordination aux supérieurs⁵⁶.

A cet égard, *Christus* est exemplaire, puisque son dossier de censure semble ne comporter que deux affaires mineures. En octobre 1955, une chronique de Michel Rondet rend compte favorablement, entre

51. Note du 5 novembre et lettre d'envoi de Giuliani du 10.

52. Un décompte pour 1964-65 leur accorde 27574 ventes.

53. Réponse à Giuliani sur la collection, qui évoque aussi des risques.

54. Cf. « La médiation institutionnelle dans l'expérience spirituelle. Un récit de la fondation de la Compagnie de Jésus et une lecture de la revue *Christus* (1954-1974) » (mémoire de théologie, Centre Sèvres, 1995).

55. *Op. cit.*, pp. 80-81 (n° 15, juillet 1957, pp. 413-427).

56. « La question essentielle abordée fut la sûreté doctrinale des Nôtres et leur formation doctrinale » (« Compte rendu de la réunion des R.P. Provinciaux 14 et 15 janvier 1957 » avec le visiteur, p. 1, M Ly 156).

autres⁵⁷, de *Schleifung des Bastionen* du P. Urs von Balthasar, sorti depuis peu de la Compagnie⁵⁸. Elle s'attire les foudres du P. Janssens : texte sans rapport avec la spiritualité ignatienne, et rédigé par un scolastique en fin d'études⁵⁹. Elle s'attire surtout les foudres de son censeur selon lequel Rondet « est trop porté à accueillir la nouveauté et à abandonner l'héritage du passé ». Sa conception relativiste de la vérité « rappelle des déclarations qu'on lisait, hélas, sous la plume de certains de nos professeurs avant l'Encyclique *Humani generis* ». Le temps du soupçon n'est donc pas terminé, mais les capacités françaises de réaction paraissent plus fortes qu'en 1950. Le P. Villain, délégué des provinciaux pour *Christus* en tant que directeur des *Etudes*, défend vigoureusement Rondet contre une censure qu'il estime tendancieuse, voire erronée. Quant à « l'allusion à Fourvière qui se trouve dans les dernières lignes », elle « ne fait vraiment pas honneur à son auteur ; le censeur se déclare affligé, je le suis encore plus pour lui », répond-il au P. Janssens, après enquête, le 27 février 1956.

La seconde anicroche concerne l'article du P. Charles Baumgartner, professeur de théologie à Enghien, « Formes diverses de l'apostolat des laïcs », dans le numéro de janvier 1957 sur ce thème, largement diffusé. Il suscite les critiques « de certains milieux d'Action catholique » prompts à « rattacher tout apostolat à un mandat de la Hiérarchie », bien qu'il n'ait pas voulu se prononcer « sur telle ou telle méthode concrète d'apostolat », mais seulement rappeler la responsabilité en ce domaine de tous les baptisés. Une mise au point communiquée le 11 mars au secrétaire de l'épiscopat français, Mgr Villot, et une explication pour la Curie généralice, le 28, apaisent des craintes récemment éveillées, dans le même sens, par un article de Karl Rahner. Alors que la propagande pour le numéro rapprochait les deux études, les justifications en haut lieu minimisent la parenté entre elles⁶⁰.

Deux reproches minimes contre une revue dont la création soulevait quelques inquiétudes : c'est bien peu de chose. En moins d'une décennie, *Christus* et sa collection ont conquis une place enviable

57. « Chrétiens devant le monde moderne. Perspectives allemandes », n° 8, pp. 557-566.

58. Johannesverlag, 1952 ; version française partielle sous le titre « Raser les bastions », dans *Dieu vivant*, n° 25 (4^e trimestre 1953), pp. 17-32.

59. Lettre au P. Villain du 18 janvier 1956.

60. « Se situant dans la même ligne que le P. Rahner [« L'apostolat des laïcs », *Nouvelle Revue théologique*, janvier 1956, pp. 3-32], le premier article explique que l'apostolat du laïc revêt une double forme » (texte s.l.n.d., p. 1) ; « L'article du P. Baumgartner ne peut être interprété comme une simple reprise de l'article du P. Rahner (...). Les perspectives de ces deux articles sont loin de s'identifier ; et même là où leurs pensées se rencontrent, le P. Baumgartner apporte plus d'une nuance qu'on ne saurait négliger » (note citée pour Mgr Villot).

dans le panorama de l'édition religieuse en France, ce qui n'était pas gagné au départ. Sous la houlette avisée du P. Giuliani, l'entreprise n'a connu qu'un seul échec, celui du Centre spirituel, ou apostolique, qu'il envisageait de créer autour des publications pour en capitaliser, à Paris au moins, l'influence croissante⁶¹.

LA TENTATION DES SCIENCES HUMAINES

Au *status* de 1962, Giuliani est nommé directeur des *Etudes* en remplacement du P. Jean-Marie Le Blond (qui a lui-même succédé au P. Villain en 1956). Les seize livraisons suivantes de *Christus* sont rédigées sous la responsabilité du tandem François Roustang-Michel de Certeau.

La continuité

Les éléments de continuité avec la période précédente sont loin d'être négligeables. La pénurie de collaborateurs jésuites revient comme un *leitmotiv* dans les rapports du nouveau responsable François Roustang, au point de mettre en danger l'existence même de la revue : au retrait de Maurice Giuliani s'ajoutent en effet ceux de François Courel, de Winoc de Broucker et de José Jusserand, qui s'est occupé un temps des questions administratives⁶². L'absence de relève du côté de la Compagnie conduit ainsi Roustang et de Certeau à proposer l'inclusion dans la rédaction de leur ami Maurice Bellet, prêtre du diocèse de Bourges et professeur de philosophie au collège Saint-Jean de Passy⁶³. Non sans réserves du côté des supérieurs⁶⁴, leur proposition est finalement acceptée⁶⁵ : l'abbé Bellet signe pour la première fois dans *Christus* en janvier 1965 un texte intitulé « S'offrir

61. Quelques conférences spirituelles ont néanmoins été organisées en 1958-59 (M. Giuliani, « Note sur l'activité de *Christus* », 24 février 1961).

62. « Nous vivons réellement à la limite de nos possibilités physiques et morales » (lettre au provincial de Paris du 17 octobre 1963).

63. « Il dispose de plus d'un registre d'écriture assez extraordinaire allant de la thèse de doctorat la plus technique jusqu'aux romans pour enfants » (note Roustang, 9 juin 1964) ; « Ses capacités intellectuelles sont exceptionnelles » ; « C'est un homme qui doit avoir derrière lui une expérience très riche et peut-être même assez lourde, et qui a en tout cas connu et surmonté dans la foi de nombreuses difficultés » (rapport Roustang, 24 octobre 1964).

64. Bien qu'ayant des affinités avec la Compagnie, Bellet n'est pas jésuite ; et surtout, il a été « analysé », ce qui n'est pas le cas de ses deux amis jésuites.

65. « Répondu par le P. de Certeau, le 13 juin 1964 : collaboration à ne pas écarter, mais à expérimenter par des contacts de travail (chronique) mais non par une présence régulière et organique » (sur la note Roustang du 9 juin).

aux événements »⁶⁶. Au *status* de 1966, le P. Dominique Bertrand est adjoint au trio : sa signature apparaît pour la première fois en janvier 1967⁶⁷. Ainsi entrent coup sur coup à *Christus* ceux qui vont devenir ses principaux pourvoyeurs d'articles et de chroniques, malgré leur arrivée tardive : l'un jésuite (soixante-quatorze contributions dont soixante-douze entre 1967 et 1989), l'autre pas (soixante-dix-neuf contributions dont soixante-dix-huit entre 1965 et 1989)⁶⁸. Il n'est pas sans intérêt de souligner que le principal collaborateur de la revue, quantitativement du moins, n'est pas un jésuite.

Même continuité, positive celle-là, en ce qui concerne le rayonnement des publications. La revue dépasse le chiffre symbolique des 10000 abonnés durant l'année scolaire 1963-64, et atteint un tirage maximal de 13500 exemplaires en 1966. Il y a certes un coup d'arrêt ensuite, mais les abonnés sont encore près de 9000 en 1967, dont 42 % d'étrangers, ce qui est considérable. Les modifications rédactionnelles introduites par la nouvelle équipe n'ont donc pas eu l'incidence annoncée par François Roustang « sur l'origine et peut-être (...) le nombre des lecteurs »⁶⁹. La collection prend rapidement de l'ampleur avec les premiers volumes de la série « Essais » en 1963 et « Biographie » en 1964⁷⁰. Douze titres paraissent entre 1963 et 1966, parmi lesquels la traduction des *Eléments de théologie spirituelle* de Karl Rahner, en 1964, et *Ceux qui perdent la foi*, de Maurice Bellet, en 1965.

Le survol des thèmes traités dans la revue fournit d'autres preuves de continuité, tant en ce qui concerne la spiritualité ignatienne (« L'assurance chez saint Ignace », n° 42, avril 1964 ; ou tout simplement « Jésuites », n° 51, juillet 1966), que les grands classiques de la vie spirituelle (« Quand vous priez », n° 37, janvier 1963⁷¹ ; ou « La foi en Jésus-Christ », n° 46, avril 1965). Mais des thèmes inédits apparaissent aussi, plus proches de la vie des contemporains et de l'actualité des années 60 : « Paix pour les hommes », n° 41, janvier 1964 ; « Educateurs », n° 44, octobre 1965 ; « L'événement », n° 45, janvier 1966 ; « Le concile, expérience des chrétiens », n° 47, juillet 1965 ; ou « La vie politique des chrétiens », n° 52, octobre 1966. Année après année, la « consulte doctrinale » relève ainsi, avec une préoccupation

66. N° 45, pp. 6-24.

67. « Dieu donne sa parole à son peuple », n° 53, pp. 37-52.

68. Cf. *Passer par le feu*, recueil de ses articles (Bayard, coll. « Christus », 2003).

69. « L'orientation de *Christus* » (note Roustang de janvier 1964, p. 3).

70. Respectivement *Une initiation à la vie spirituelle* de F. Roustang ; *Jésus-Christ hier et aujourd'hui* de J. Guillet ; et *Ignace de Loyola. Correspondance avec les femmes de son temps* de H. Rahner.

71. Numéro entièrement composé par Winoc de Broucker.

croissante, la percée du nouveau sous l'ancien dans *Christus*. « Le risque que peut comporter cet accent mis sur la relation entre vie spirituelle et vie humaine, entre Eglise et humanité est double : danger de confusion et danger d'abstraction » (janvier 1964). L'intérêt croissant pour « le tissu quotidien de l'existence » serait vécu par certains lecteurs comme une baisse de « niveau spirituel », une négligence pour « l'essentiel », d'autant qu'il s'accompagne paradoxalement d'un « jargon abstrait » répulsif (janvier 1965). Le rapport de novembre 1965 réitère ce grief, à propos d'articles du P. de Certeau notamment. Il s'interroge en outre sur l'ampleur des questions désormais posées par *Christus*, questions auxquelles les réponses de la revue sont partielles, voire déconcertantes (exemple du n° 48 sur « Le prêtre » d'octobre 1965). Une telle extension du champ des préoccupations de la revue pose d'ailleurs le problème de sa place dans le dispositif éditorial de la Compagnie en France : sa distinction avec les *Etudes* s'estompe.

La critique du langage religieux

Les supérieurs et leurs organes de contrôle ne sont d'ailleurs pas les seuls ni les premiers à se poser ces questions. Dès janvier 1964, pour la réunion des provinciaux des 27-28 février, la note de François Roustang suggère une profonde transformation de la revue. D'après lui, *Christus* a gagné son pari initial : prouver « l'actualité de la spiritualité ignatienne et la possibilité de parler (...) un langage religieux à la fois traditionnel et moderne » ; mais une telle étape est désormais dépassée : d'autres « urgences apostoliques » s'imposent. Il faut « répondre aux problèmes posés aujourd'hui à ceux qui s'efforcent de vivre en chrétiens dans notre monde », monde envahi par la « civilisation technique » et, dans le champ de la revue, par certaines « thérapies psychologiques » ou « méthodes psycho-sociologiques » potentiellement rivales du discernement spirituel. « Quel rapport y a-t-il entre l'homme et l'homme spirituel ? », s'interroge le directeur de *Christus*. Pour répondre aux nouvelles attentes, il faut engager « une critique de notre langage religieux », afin d'en dégager la vérité de formulations désuètes ou inadaptées, répond-il.

De façon précoce quoique modérée, une telle note signale la mutation du contexte dans lequel évolue désormais la revue. Avec l'*aggiornamento* proposé par Jean XXIII et par les Pères conciliaires s'achève le temps du soupçon sur l'Eglise de France et sur la Compagnie en son sein : proscrits ou menacés en 1950, Jean

Daniélou et Henri de Lubac figurent en bonne place parmi les experts de Vatican II, tout comme Karl Rahner. On a pu parler d'euphorie conciliaire pour ce début des années 60 où tout ce qui était bloqué semble se débloquent, où tout paraît possible, à commencer par la réduction de la fracture Eglise-monde. En même temps s'ouvre pourtant une autre ère du soupçon, bien plus redoutable, puisqu'elle porte sur la pertinence du message chrétien lui-même. Du fait de ses liens avec certains des milieux intellectuels extérieurs à l'Eglise dont elle provient, la nouvelle équipe de *Christus* en percevait rapidement les enjeux⁷², au risque d'un décalage avec ses autorités de tutelle et surtout avec une partie au moins de son public.

La décision de couper la poire en deux, c'est-à-dire d'accepter une « ouverture » permettant de conserver à la revue son « caractère *explicitement* ignatien », ne satisfait pas Roustang et de Certeau qui reviennent à la charge dans une note du 10 juin 1966. Ils y constatent la divergence croissante des objectifs qui leur ont été fixés : « Il ne nous paraît plus possible de maintenir chacun et tous les numéros de la revue dans une ligne "*explicitement* ignatienne", sans que la mise en relation des problèmes actuels et de notre spiritualité soit artificielle. » A leurs yeux, la poursuite du périodique ne peut avoir de sens que s'il « aborde *pour elles-mêmes* les questions inévitablement posées à la conscience contemporaine ». Comme un tel choix ne leur semble pas envisageable dans le cadre existant, ils ne proposent rien moins que la suppression de *Christus* et son remplacement par « un centre de réflexion et d'action dans le secteur des sciences humaines » (histoire, linguistique, psychologie et ethnologie, qui viennent d'être évoquées).

« Sciences humaines » : l'expression clé est lâchée, signe parmi d'autres de leur irruption au mitan des années 60 dans le champ intellectuel, mais aussi dans le champ religieux. Après la création de l'Ecole freudienne de Paris en 1964⁷³ sont parus en 1965 *Les héritiers*, de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, ainsi que *Pour Marx* de Louis Althusser ; puis *Les mots et les choses* de Michel Foucault et les *Ecrits* de Jacques Lacan en 1966. Une telle irruption préoccupe à juste titre les intellectuels de la Compagnie, comme le prouve la réunion convoquée par les PP. Jean-Yves Calvez et Georges Morel, à l'Action populaire le 28 février 1966, sur les « Problèmes intellectuels et doctrinaux de

72. Le séminaire de Jacques Lacan a commencé rue d'Ulm le 5 janvier 1964 ; *Le cru et le cuit* de Claude Lévi-Strauss est sorti le 20 janvier ; quant aux *Essais critiques* de Roland Barthes, ils paraîtront le 31 mars.

73. François Roustang et Michel de Certeau y adhèrent.

l'apostolat parisien ». Point 3 de l'ordre du jour : « Problèmes qui nous sont posés par le milieu des sciences humaines »⁷⁴. Au nom de celles-ci et au prix d'un curieux retournement sémantique, ce n'est plus seulement à Dieu qu'on s'en prend mais à l'homme lui-même, ou du moins à l'humanisme antérieurement dominant, qu'il soit existentialiste, marxiste ou chrétien.

Sans réponse sur le moment⁷⁵ mais inquiets⁷⁶, les provinciaux demandent des avis motivés sur la proposition Roustang-de Certeau à quelques religieux qualifiés, au premier rang desquels les pères fondateurs Holstein et Guillet. Leurs réponses, datées des 3 et 20 juillet 1966, sont nettement négatives. « Alors qu'il est effectivement indispensable d'intégrer les sciences humaines dans les disciplines religieuses, il faut se garder de faire des sciences humaines le centre et le pôle de la recherche religieuse. Cette prétention hégémonique serait la ruine de la foi », affirme ainsi le P. Guillet. Il convient donc de maintenir *Christus* comme outil pour « décrire et définir l'expérience spirituelle » en référence à la tradition ignatienne, sans que celle-ci y soit pour autant omniprésente⁷⁷. Une concertation entre les divers périodiques spirituels de la Compagnie permettrait d'ailleurs de mieux définir la mission propre de la revue. L'incompatibilité des points de vue est manifeste, accentuée par l'évolution personnelle de François Roustang⁷⁸.

« Le troisième homme »

Dans un tel contexte de crise larvée, et contrairement à ce qu'on lit parfois, l'affaire dite du « Troisième homme » fait figure d'aboutissement pour une évolution désormais en porte-à-faux par rapport au vœu des supérieurs et d'une partie du lectorat. Cette chronique bouche-trou, rédigée au dernier moment, paraît sous la signature du P. Roustang dans le numéro d'octobre 1966⁷⁹. Elle est le type même

74. Convocation du 2 février, avec la liste des huit points à traiter, F 1697, AFSJ.

75. Compte rendu de la réunion des 13-14 juin 1966 à Saint-Germain-en-Laye, qui évoque la création d'un « centre de recherches de sciences humaines » mais se rabat sur des sessions trimestrielles de huit jours, tout en redoutant la « ruine rapide » de *Christus*, « l'une des manifestations les plus authentiques de la Compagnie en France (bien que se soient élevées, surtout ces derniers temps, des voix discordantes à ce propos) ».

76. Cf. Philippe Laurent, provincial de Paris, « Note confidentielle sur *Christus* », 19 juin 1966.

77. « Nécessité de maintenir un point de vue résolument "spirituel" » ; « Nécessité d'exprimer le point de vue de la tradition ignatienne en notre temps inquiet et incertain », estimait pour sa part Holstein. Les PP. Calvez et Sommet ont eux aussi été sollicités.

78. « La chose est plus profonde : problème de vocation et, à la limite, problème de foi » (F. Courel, note confidentielle sur Roustang, 25 juin 1966).

79. N° 52, pp. 561-567. Voir F. Dosse, *op. cit.*, pp. 86-88.

de l'accident fortuit qui révèle au grand jour un malaise antérieur autrement décisif. Ces sept petites pages, qui sont sans doute le texte le plus connu de *Christus*, signalent « un véritable glissement de terrain » au lendemain du concile dans les couches moyennes de la foi : par-delà l'opposition classique entre conservateurs et réformateurs, l'émergence en demi-teinte d'un « troisième homme »⁸⁰ auquel Vatican II a permis de se réveiller « avec l'audace d'exister, d'avoir une existence personnelle », dans le domaine religieux notamment. Dans cette perspective, le concile est vécu plus comme un point de départ que comme un point d'arrivée : la percée effectuée autorise désormais à « distinguer explicitement la foi en Dieu et en Jésus-Christ de la foi de l'Eglise ». Une telle tendance, qui atteint aussi « les séminaristes et les jeunes religieux », représente à n'en pas douter « un danger de dissolution de la foi dans une vague religion » ; mais Roustang la décrit comme un fait risquant moins d'entraîner l'« opposition » ou l'« abandon » qu'un « désintérêt tranquille ».

Cette analyse, à laquelle l'historien ne peut que reconnaître une lucidité prémonitoire⁸¹, suscite un tollé jusqu'au Vatican, puisque Paul VI lui-même, auguste lecteur de *Christus*, s'en dit « très affecté »⁸². La chronique ne choque pas d'abord par ce qu'elle décrit : « Je pense, hélas, que cette analyse correspond assez exactement à des réalités qu'il ne faut pas dissimuler et qui surgissent çà et là, souvent dans la confusion au lendemain du concile », écrit le P. Philippe Laurent à Mgr Veuillot, archevêque de Paris, le 23 octobre. Elle choque principalement par ce qu'elle ne dit pas : « Elle peut sembler, surtout, ne pas marquer suffisamment les distances à l'égard des attitudes qui sont signalées », explique la note du 1^{er} novembre envoyée à la presse et aux abonnés. La crise que suscite « Le troisième homme » précipite la fin d'une phase d'évolution rapide de *Christus* qui ne faisait plus, depuis des mois, l'unanimité au sein de la Compagnie et en dehors d'elle. L'opération chirurgicale est rondement menée par le P. Laurent — trop rondement même pour certains de ses subordonnés⁸³ : arrêt de la vente au numéro et retrait des exemplaires en circulation⁸⁴, sévèrement maintenus un an plus tard, après des plaintes contre un écou-

80. Qui sera souvent une « troisième femme »...

81. « En particulier, quand l'Eglise parlera de la sexualité, ses dires ne seront plus admis comme auparavant », p. 563 (près de deux ans avant l'encyclique *Humanae vitae*...).

82. Lettre du P. Giuliani au provincial de Paris, Jacques Lesage, 27 janvier 1968.

83. Cf. lettres du P. Sommet (30 octobre) et du P. Villain (9 novembre).

84. Lettre citée du P. Giuliani, et réponse du P. Lesage, le 2 février : il s'est fait remettre tous les exemplaires disponibles, sauf trois pour les archives.

lement discret ; envoi de la note autocritique évoquée ; retrait de la revue de François Roustang qui va s'éloigner de sa famille religieuse sur un constat partagé de désaccord. L'écho de l'affaire dans les médias est l'un des premiers signes annonçant que l'après-concile sera plus agité que prévu en France, tant le climat intellectuel et religieux y a changé en ce milieu des années 1960⁸⁵. Bons témoins d'un tel changement, Roustang et de Certeau ne pouvaient alors être suivis sur le terrain qu'ils suggéraient.

INCERTITUDES

Dès lors, que faire de la revue ? Une phase de remous s'ouvre pour elle, qui ne trouvera son terme qu'au début des années 70.

La direction en échoit, début novembre 1966, à Jean-Marie Le Blond, philosophe auquel la direction des *Etudes* a donné de l'expérience en la matière. Il a accepté la charge sans enthousiasme, car le passif est lourd : il lui faut redorer le blason de *Christus* avec une équipe amoindrie et divisée, comme le prouve son affrontement avec Michel de Certeau, qui souhaite rejoindre les *Etudes*, lors de la réunion des provinciaux des 13-15 janvier 1967 — une équipe qui doit donc être renouvelée et fixée sur l'orientation de sa tâche.

La survie

C'est pour arrêter une position en la matière que le P. Calvez, premier « super-provincial » chargé de coiffer les quatre provinces antérieures, envoie, le 18 avril 1967, à une quarantaine de religieux un questionnaire abondant. L'examen détaillé des réponses fournirait, bien au-delà du cas *Christus*, une intéressante photographie de l'opinion des têtes pensantes de la Compagnie en France sur la crise doctrinale et spirituelle naissante. La synthèse des réponses et les huit questions qui en sont extraites figurent à l'ordre du jour de la réunion au sommet du 8 juin. Si l'on en croit le compte rendu établi en juillet par le P. Calvez et par les provinciaux, la montagne accouche d'une

85. « En effet, malgré les rappels et les insistances du Saint Père et de beaucoup d'évêques et supérieurs majeurs, des exégètes et théologiens publient, sans le discernement et la prudence élémentaire, des articles qui créent un malaise parmi les lecteurs et entretiennent un esprit très préjudiciable à la saine doctrine et à la discipline de l'Eglise », écrit le 27 octobre 1966 au P. Laurent le nonce Mgr Paolo Bertoli.

souris qui rassure Le Blond sans le satisfaire pleinement⁸⁶. Conformément à ses vœux, *Christus* conserve sa mission et son indépendance, tandis que Michel de Certeau rejoint son ami Bruno Ribes aux *Etudes* ; le P. André Manaranche, dont il souhaitait la collaboration, ne lui est pas accordé. Il doit donc continuer avec Bertrand et Bellet « dans les mêmes conditions que les années précédentes ». Il reçoit néanmoins le concours, une semaine par mois, des PP. Michel Rondet (Lyon) et Marcel Domergue (Toulouse) pour la revue, ainsi que celle d'Adrien Demoustier pour la collection. Il obtient en outre la possibilité de composer à son gré le comité de rédaction, antérieurement nommé par les provinciaux et peu efficace⁸⁷.

Une concertation avec *Prière et vie*, issue du *Messenger du Cœur de Jésus* en 1963, est conseillée. La question de la survie de *Christus* n'est toutefois pas tranchée définitivement, comme le montre un nouveau rapport, du P. Joseph Moingt, pour la Commission des problèmes intellectuels, daté du 30 octobre 1968. Celui-ci reprend entièrement à son compte le diagnostic et la suggestion de Michel de Certeau dans sa réponse à l'enquête d'avril 1967. Diagnostic ? « *La dualité et l'hétérogénéité des orientations actuelles de Christus*, d'une part vers l'approfondissement spirituel, d'autre part vers les recherches culturelles. » Suggestion ? Une fusion entre *Christus* et *Prière et vie* « à un niveau intellectuel intermédiaire » entre les deux, mais « *plus près de Prière et vie que de Christus* quant au choix des sujets et à la manière de les traiter » ; fusion qui devrait s'accompagner de celle de leurs collections respectives⁸⁸. Une telle option, spirituelle au sens le plus classique du terme, dégagerait la route, non pour un nouveau périodique, mais pour les *Etudes* alors en pleine évolution.

La réplique de Le Blond et des siens ne se fait pas attendre : autant ils auraient compris la suppression de *Christus* au lendemain de l'affaire du « Troisième homme », autant elle leur semble impensable au lendemain des « événements » du printemps 1968. « Loin d'être opposées », les démarches culturelle et spirituelle leur semblent « inséparables » après cette ébauche de révolution dans les esprits. « Actuellement le besoin de vérité, d'analyse des structures, et le désir de changer l'homme (...) sont à la fois opposés et conjoints », plaide Le

86. « J'avoue avoir quelque peine à "digérer" le *status*, auquel je m'attendais pourtant » (lettre citée ci-dessus).

87. « Rédaction de la revue *Christus* et direction de la collection. Note établie par le P. Provincial de France et le P. Provincial de Paris, en accord avec les autres PP. Provinciaux », s.d. (juillet 1967) et lettre de Calvez à Le Blond du 30 juillet.

88. Citations pp. 8 et 17 du document évoqué.

Blond le 12 novembre⁸⁹. Dans un second rapport, du 18 mars 1969, il persiste et signe en faveur d'une « revue de *culture religieuse* (...) à la jointure de la pensée et de l'action » ; une revue qui ne se contenterait pas de l'« exégèse de la pensée ignatienne dans ses modalités historiques », mais confronterait la « spiritualité ignatienne avec les difficultés actuelles ».

Une telle persévérance dans l'être ne convient guère au P. Jacques Lesage, provincial de Paris, après sa visite de la résidence de la rue de Sèvres, les 20-25 février 1970. *Christus* « se survit simplement », note-t-il. La collection peine à trouver des auteurs⁹⁰. Le P. Le Blond se lasse et la rédaction ne tient que par Bertrand et Bellet, qui pourrait prendre ses distances « s'il ne voit pas venir un nouveau souffle », conclut-il⁹¹.

La traversée de la crise

Auscultée de l'intérieur, la revue va donc de crise en crise. Mais qu'en est-il objectivement, du point de vue de son administration comme de son lectorat ? Le P. Moingt et le P. Le Blond se chipotent sur des chiffres qui ne sont pas au total si différents les uns des autres. L'apogée de 1966 est incontestable, avec plus de 10500 abonnés. L'argument de l'affaire du « Troisième homme » a pourtant eu des répercussions néfastes sur la diffusion de la revue : perte de près de plus de 1700 abonnés ; baisse de la vente au numéro ; déclin des bénéfices de la collection. D'où un exercice financier déficitaire en 1967, le premier depuis dix ans⁹². Ensuite, les abonnements se stabilisent à la baisse, bien qu'à un niveau très honorable, autour de 8500. Autrement dit, le noyau dur tient bon, composé de lecteurs étrangers, communautés religieuses notamment⁹³, et de prêtres, religieux ou religieuses qui représentent les trois quarts des lecteurs français. *Christus* n'a pas vraiment percé chez les laïcs, bien que ceux-ci soient plus nombreux dans son lectorat en région parisienne qu'en province⁹⁴. En revanche, la revue continue de jouer son rôle efficace de référence spirituelle à l'étranger et dans les milieux cléricaux français. On ne saurait donc la supprimer sans dommage pour l'influence de la Compagnie.

89. Lettre de cinq pages au P. Calvez.

90. Trois nouveaux volumes en 1967, quatre en 1968-1969.

91. Lettre au P. Arrupe, 26 février.

92. « Quelques données sur l'administration de *Christus* » (novembre 1967). Les abonnements étrangers comptent pour 42 % ; dans les abonnements français, les laïcs (25 %) sont toujours dépassés par les prêtres séculiers (29 %) et par les religieuses (32 %).

93. Dans la francophonie, au Québec notamment.

94. 36 % contre 21 % (même source).

Quant au lecteur averti, il ignore tout des discussions autour de l'avenir de sa revue, et doit éprouver des difficultés à percevoir un changement de ligne appréciable depuis la crise du « Troisième homme ». Livraison après livraison, du n° 53 de janvier 1967 (le premier de l'ère Le Blond) au n° 71 de juillet 1971 (le dernier de cette même ère), *Christus* lui fournit en effet un dosage comparable de classiques de la spiritualité et de réflexions sur l'actualité. Celle-ci n'est donc pas délaissée, comme le prouvent des ensembles sur le « Pluralisme dans l'Eglise » (n° 58, avril 1968), « Sexualité et chasteté » (n° 66, avril 1970) ou « Etre ensemble... malgré tout » (n° 69, janvier 1971). La revue s'offre même une seconde affaire du « Troisième homme », sans écho public cette fois, avec ses « Réflexions sur une crise » (n° 60, octobre 1968), à propos des « événements » du printemps.

La Curie généralice reçoit en effet du Vatican trois pages serrées de réserves sur ce numéro, datées du 21 octobre 1968 : « Compendium qui rassemble les phrases jugées par le Saint Père critiquables à un titre ou à un autre », écrit le 22 novembre le P. Giuliani, désormais assistant de France du préposé général Pedro Arrupe. Qu'il s'agisse de Morel, de Le Blond ou de Bellet (sur l'encyclique *Humanae vitae*), les rédacteurs du numéro sont jugés trop favorables à la contestation, dans l'Eglise comme dans la société. « Il est certes redoutable que le Saint Père prenne *Christus* — continue de prendre *Christus* — comme lecture spirituelle, écrit alors Le Blond, non sans humour, au P. Calvez. C'est en même temps intéressant, car c'est un moyen de le tenir au courant, discrètement, des problèmes réels, avec tous les risques que cela comporte »⁹⁵. Grâce au substitut de la Secrétairerie d'Etat Benelli, auquel Le Blond s'est lié quand celui-ci faisait partie du personnel de la nonciature à Paris, l'affaire s'apaise rapidement et sans dommage. Le n° 61 sur les fins dernières (« Après la mort », janvier 1969) et le n° 62 sur la vocation religieuse (« Où va la vie religieuse ? », avril 1969), de facture plus classique, calment les inquiétudes romaines⁹⁶.

Le contraste est donc saisissant entre les multiples spéculations internes sur le sort de *Christus* et sa bonne tenue commerciale ou éditoriale, après le creux de 1967. La tentation du passage aux sciences humaines écartée, elle poursuit sans à-coup majeur la route entamée

95. Lettre du 10 décembre 1968.

96. « A Rome même, l'amitié de Mgr Benelli et son ouverture d'esprit ont permis un certain apaisement. J'ai, dans une lettre à Mgr Poupard (...), fait valoir que, tenant compte des conseils et des directives données, notre n° 61 a porté sur les fins dernières, et que le n° 62 (...) aura pour objet la vocation religieuse. Mgr Benelli avait instamment recommandé le souci des religieux et des religieuses » (rapport cité du P. Le Blond, 18 mars 1969).

au début des années 60 : discernement, dans la tradition ignatienne, de ce que l'on appelle désormais les « signes des temps », pour un environnement culturel et spirituel passablement bouleversé. En juillet 1971, à la suite de nouvelles discussions au sein de la province de France, les revues *Christus* et *Croire aujourd'hui* sont rassemblées rue d'Assas, du fait de la destruction de la rue de Sèvres, sous la houlette du P. Joseph Thomas. Succède alors à l'histoire agitée qui vient d'être évoquée une plage de stabilité qui va durer quinze ans. Temps de déclin matériel pour *Christus*, touchée comme d'autres périodiques religieux par la « crise catholique » des années 70⁹⁷ : 6500 exemplaires vendus selon le rapport d'octobre 1975 ; 4800 selon celui de janvier 1978. Temps de la persévérance aussi, qu'on laisse à d'autres le soin d'évoquer.

* * *

Il a paru suffisant de voir naître et grandir la revue, dans des contextes différents qui n'ont pas été sans influence sur ses origines puis sur son évolution. Rappelons-les brièvement pour terminer. Le démarrage des années 1954-1962 avait pour objectifs, dans l'atmosphère tendue de la fin du pontificat pacellien, d'une part de revaloriser la spiritualité ignatienne dans la Compagnie et en dehors d'elle pour mieux en capitaliser l'influence ; d'autre part de rassurer les autorités romaines sur la solidité spirituelle de l'assistance de France. Objectifs atteints sous la direction du P. Giuliani, qui n'était pourtant pas à l'origine du projet. *Christus* peut dès lors accentuer son rôle de discernement spirituel parmi les multiples initiatives que libère le concile Vatican II. Mais peut-elle opérer ce discernement sans tenir compte des conditionnements de la vie spirituelle mis en lumière par les sciences humaines ? Non, répondent Roustang et de Certeau qui penchent pour le sabotage de la revue au profit d'un centre jésuite de travail sur lesdites sciences humaines. Oui, répondent tant bien que mal les autorités françaises de la Compagnie qui confient au P. Le Blond et à ses adjoints Bellet et Bertrand le soin de poursuivre un tel discernement à travers les écueils de la fin des années 60. La tempête surmontée, une nouvelle recomposition interne permet à *Christus* de retrouver le calme nécessaire au nouveau souffle attendu des supérieurs, après toutes ces épreuves.

97. Cf. Denis Pelletier, *La crise catholique. Religion, société, politique en France (1965-1978)*, Payot, 2002. Nombreux désabonnements dans la francophonie, au Québec en particulier.